L'ŒUVRE DE M. BAYLE.

I

Julien Fontbonne et sa fille avaient vécu longtemps à Paris. M. Fontbonne était miroitier. Tenace et heureux, en dix années il avait fait d'une étroite boutique besogneuse un des magasins les plus vastes et les mieux achalandés du quartier.

Veuf de bonne heure, ce rude fils de paysans quercynois, âpre au gain, dur à la peine, n'avait plus qu'un amour au monde: sa fille Emilienne. Pour elle seule sa voix s'adoucissait. Elle avait grandi auprès de lui. Dès qu'elle rentrait de classe, elle se précipitait dans le magasin. Elle y vivait comme une alouette. Toute petite, elle avait aimé se regarder dans les glaces, et son père s'amusait à la voir rester longuement, sérieuse ou mutine, devant les grands panneaux limpides et profonds, enveloppée du reflet multiple des miroirs de toute taille et de tout style.

Ce magasin ressemblait à un palais enchanté, un palais de lumière, peuplé de courtisans dociles, car le moindre sourire ébauché faisait sourire à l'infini toutes les glaces.

Parfois, dans la claire salle, un homme sombre venait. Il était grand, maigre, très brun, avec des yeux étranges. Il entretenait Fontbonne de mille projets qui devaient, assurait-il, décupler leur fortune. Puis, un jour, des peintres dressèrent leurs échelles contre la devanture et l'on refit l'enseigne. Le lendemain, on put lire au lieu de "Fontbonne" tout court: "Fontbonne et Deval". Le père d'Emilienne avait un associé.

La fillette, qui entrait alors dans sa douzième année, sentit obscurément que l'homme soucieux, aux yeux chimériques, apportait le malheur dans la maison; elle se serrait contre son père et ne babillait plus tout le long du jour.

Hélas! l'année n'était pas finie que la maison Fontbonne et Deval subissait de graves pertes!

Et la série des malchances était ouverte. Les affaires péricliterent. En vain Fontbonne redoublait-il d'activité, en vain son associé promettait-il de tout réparer grâce à une idée nouvelle, à un dernier secret qui, à l'entendre, valait des millions; tout allait de mal en pis.

La liquidation judiciaire arriva.

Emilienne dut quitter la maison où elle était née et le magasin paré de miroirs qui avaient reflété toute son enfance rieuse et sans souci.

Ou! cette date lugubre dans ses souvenirs! Son père abattu, frappé en pleine espérance par la ruine! La ruine complète, irréparable!

Alors, le miroitier, vieilli et cassé avant l'âge, s'était rappelé une tante restée au pays,—la tante Pauline,—qui vivait maigrement du rapport de deux ou trois jardinets qu'elle possédait au bord du Lot; il était venu frapper chez elle et la bonne paysanne avait accueilli de tout son cœur le père et l'enfant.

Emilienne usa ses jolies jupes, ses fins corsages, puis, un matin, sa tante lui tailla une robe dans une pièce d'escot. Ses bottines crevées, on la chaussa de gros souliers. Elle apprit à coudre, à tricoter la laine, à faire des mitaines et des bas pour l'hiver.

Pourtant, bulle à bulle, son insouciance et sa gaieté lui revinrent. Un matin, en s'éveillant, elle chanta. Les oiseaux lui répondaient dans les jardins. Elle se regarda dans le miroir dont le tain s'écaillait, et l'humble miroir lui rendit son sourire, —comme ceux d'autrefois.

Son père renaquit à la voir de nouveau joyeuse. Elle poussait comme une jolie plante. A dix-huit ans, apprentie chez une couturière de la ville, on lui découvrit des doigts de fée. La satinette de ses blouses et la percale de ses jupes prenaient des airs de soie et de satin. Le long des magasins elle se plaisait à surprendre dans les vitrines sa silhouette fugitive, qui glissait avec des mouvements d'oiseau.

Un dimanche, comme elle lisait dans le jardin, une balle blanche vint tomber à ses pieds; elle entendit des exclamations consternées, puis, tout-à-coup, une voix joyeuse et courtoise:

—Voulez-vous être assez aimable, mademoiselle, pour excuser ma maladresse et me faire passer cette balle?

Emilienne leva les yeux. Un jeune homme se tenait à califourchon sur le mur mitoyen qui abritait contre le vent du nord les tendres semis de tante Pauline. Brun, en costume de flanelle rayée, il regardait la jeune fille d'un air respectueux et surpris. Emilienne ramassa la balle et, se haussant sur la pointe des pieds, la lui tendit dans un geste plein de grâce. Le jeune homme remercia et disparut.

Une seconde après, pan! une autre balle passa dans le jardin de tante Pauline.

Le même jeune homme surgit à la crête du mur.

—Je suis vraiment confus, mademoiselle....

—Mais, monsieur, c'est la moindre des choses....

Le jeune homme sourit et disparut.

—Oh! monsieur Ernest, c'est votre tante; elle était très-bien lancée, celle là!

Cette exclamation venue de l'autre côté du mur avec une nouvelle balle blanche apprit à Emilienne que le joueur de "tennis" qui pour la troisième fois chevauchait la clôture s'appelait M. Ernest. M. Ernest considéra avec insistance la jeune fille, qui lui tendait la balle, et leurs doigts se rencontrèrent. Emilienne rougit un peu.

Elle rougit d'autant plus qu'elle venait d'apercevoir là-haut, dans la villa qui dominait la maison de tante Pauline et les jardins, M. Bayle, le bibliothécaire de la ville, soignant ses chardonnerets à la fenêtre.

Certainement M. Bayle avait dû mal interpréter ce simple hasard d'une balle échappée à la raquette, et il ne manquerait pas le lendemain de plaisanter Emilienne en venant chercher la botte de seneçon qu'on lui préparait tous les matins pour ses oiseaux.

II

Le jeune M. de Raffy aimait la petite Fontbonne.

Toute la ville, depuis un mois, s'intéressait à cette idylle. Autour de deux jeunes cœurs aimants, il se forme vite une tiède atmosphère de sympathie. Cette aventure débutait comme un joli roman.

Ernest de Raffy appartenait à une des plus anciennes familles de la province. Il n'avait plus que sa mère, personne orgueilleuse et froide, entichée de noblesse, et qui enrageait de vivre dans la médiocrité. Les ressources qu'elle tirait de sa propriété suffisaient tout juste à lui donner une aisance plus apparente que réelle, et le jeune homme avait dû solliciter une bourse de licence pour se préparer au professorat. Mais sa mère fondait sur lui de grandes espérances. Et, d'ailleurs, Ernest les encourageait par ses succès. Il portait, en outre, son vieux nom avec une mâle élégance, et Mme de Raffy se demandait quelle jeune fille à la belle dot pourrait, dans un an ou deux, convenir à un jeune universitaire aussi bien tourné.

Son irritation fut donc vive lorsqu'elle apprit, d'abord par des allusions discrètes dans des salons amis, ensuite par Ernest lui-même qu'elle interrogea, que ce fils promis à de brillantes destinées s'arrêtait comme un benêt aux fleurettes du chemin!

S'amouracher d'une ouvrière! Quelle folie! Une fille sans fortune!

Ceci, surtout, l'affligeait. Si encore Mlle Fontbonne avait été riche! La richesse atténue la roture,—et avec un nom comme le sien son fils aurait pu élever à lui la plus humble des fiancées!

Heureusement, pensait Mme de Raffy, ce n'était là qu'une amourette, une bagatelle de vacance!

Mais non: Ernest parlait très sérieusement de Mlle Emilienne Fontbonne; il la mêlait intimement à ses projets d'avenir.

L'indignation de Mme de Raffy, alors, ne connut plus de borne; elle rappela en termes vifs à Ernest qu'il avait à peine vingt-trois ans, qu'il ne pouvait se marier sans son consentiment, et qu'elle ne le donnerait jamais à un pareil mariage.

Julien Fontbonne, de son côté, voyait sa fille rentrer le soir plus tard que de coutume, les yeux rougis. Il finit par deviner son secret. Tante Pauline, bientôt, lui rapporta les bruits du dehors, et ce fut pour le père une nouvelle souffrance.

Le souvenir de son associé lui revenait comme un remords. Sa fortune était déjà belle quand il avait connu Deval: l'avenir s'ouvrait plein de promesses. Pourquoi avait-il cru aux chimères d'un rêveur que le hasard avait jeté sur sa route? S'il s'était montré soucieux de l'avenir de son enfant, tout n'aurait pas croulé misérablement.

Deval, il est vrai, n'était point un malhonnête homme, et, même dans la pire détresse, Fontbonne ne l'avait jamais accusé; il n'en voulait qu'à lui-même; il avait eu tort de subir l'ascendant de cet homme toujours en quête d'améliorations, de nouveautés.

Maintenant, plus que jamais, il s'accusait.

Souvent, le soir, assis devant la porte, il songeait tristement, douloureusement. Mais tout-à-coup, parfois, à un bruit d'un pas sur le chemin, on le voyait tressaillir. C'est qu'un espoir tenace lui restait. Il se disait qu'un jour Deval, ayant forcé, conquis la fortune, viendrait le dédommager.

Tante Pauline hochait la tête, quand Fontbonne lui avouait ce rêve, mais M. Bayle, le vieux bibliothécaire, qui voisinait volontiers avec l'ancien commerçant, écoutait d'une oreille obligeante cette éternelle confidence et se gardait bien d'arracher au malheureux sa dernière consolation.

III

Emilienne et Ernest se désolaient.

Octobre finissant ajoutait à la mélancolie du déclin des roses, la douleur de la séparation prochaine. Avec chaque feuille d'or que le vent détachait, il semblait que s'en allât une illusion dorée. La réalité devenait tous les jours plus déchirante.

Mme de Raffy demeurait inflexible; elle reprochait amèrement à Ernest de manquer de volonté, affirmait qu'elle en aurait pour deux, et que plus tard, revenu de sa folie, ce fils qui semblait aujourd'hui près de maudire sa mère lui saurait gré de sa clairvoyance et de sa fermeté.

Les deux jeunes gens, désespérés, se retrouvaient le soir, quand Emilienne sortait de l'atelier. Ils allaient le long des jardins où ils s'étaient vus pour la première fois. Et souvent M. Bayle, qui venait rêver parmi ses chrysanthèmes, les suivait d'un œil ému, penchés l'un vers l'autre, ainsi que des tiges jumelles, dans le soir fin et léger comme un pastel.

Peut être le vent avait-il apporté jusqu'à ses oreilles de doux songeur vieilli en la compagnie des livres les paroles décourageées des amoureux. Toujours est-il que, depuis quelques semaines, il s'attardait plus encore que de coutume chez tante Pauline. Il consolait le vieux commerçant, souriait à Emilienne, lui parlait avec cette affectueuse bonhomie familière aux vieillards et aux savants, à qui la vie ne fut pas toujours indulgente, mais qui en oublièrent l'amertume dans l'étude ou le rêve.

Il aurait voulu rapprendre l'espoir aux deux amoureux, lui qui avait vu naître leur amour; mais, timide et délicat, il s'arrêtait toujours à des paroles générales, et rentré chez lui, il se reprochait de n'avoir pas eu la hardiesse de laisser dire son cœur.

Il vivait seul, paisible, possesseur d'une assez belle fortune, n'ayant d'autre souci et d'autre joie que de découvrir en tout lieu et à tout prix des livres rares, des éditions coûteuses, et de nettoyer matin et soir la mangeoire de ses oiseaux.

—Pourtant, pensait-il quelquefois, si j'osais leur dire, à ces enfants: "Moi, je ne suis qu'un vieux bonhomme inutile ici-bas; vous autres, vous vous aimez, et la pauvreté est l'unique obstacle qui vous sépare; eh bien! tenez, prenez ma fortune, usez-en, faites du bonheur avec cet argent, et votre joie deviendra ma richesse, puisqu'elle sera mon œuvre!"

Et M. Bayle ajoutait:

—Ah! si à défaut de l'audace qui me manque, j'avais du moins le bon esprit d'imaginer une ruse qui me permît de faire accepter un don à ces pauvres jeunes gens!

En venant chercher sa botte de seneçon, un matin il parla tout le premier de Deval, assurant qu'il n'y avait rien de fou à attendre la fortune d'un homme de cette intelligence .... D'ailleurs, il avait lu une histoire de ce genre, récemment, dans un journal.... Il ne se rappelait pas lequel .... Mais c'était vrai ....

IV

Ernest, après avoir fait une dernière tentative auprès de sa mère, avait rejoint, ce soir-là, Emilienne au bord du Lot.

Les mains unies, les yeux en larmes, sentant en eux un amour que rien ne briserait, ils se demandaient s'il ne vaudrait pas mieux mourir dans un suprême baiser. La rivière était là qui chantait sous les saules comme une consolatrice éternelle, roulant dans ses eaux vertes l'argent de la lune nouvelle et la pluie dorée des dernières feuilles. Mourir ensemble! Ils se répétaient follement ces paroles.

Ah! vraiment, que leur importait cette vie qui leur refusait le bonheur!

Ils suivirent la pente qui descendait entre deux haies d'épine, au bord d'une anse profonde où les jardiniers venaient le matin puiser l'eau d'arrosage.

Une ombre passa très vite non loin d'eux, au clair de lune, et comme ils s'étaient arrêtés, surpris, Emilienne crut reconnaître M. Bayle. Puis, elle songea que ce pouvait être son père qui rentrait. Elle pensa alors au désespoir du malheureux lorsqu'il apprendrait....

Son esprit n'alla pas plus loin, son cœur faiblit.

Et il lui sembla qu'on l'appelait.

Elle regarda Ernest; il était très pâle.

Au loin, par-delà les prés, on voyait briller les lumières dans les maisons. Des silhouettes se découpaient sur les vitres. Un enfant siffiait un vieil air sur le chemin.

C'était la vie, mais la vie douloureuse, la vie impitoyable aux cœurs aimants....

Les yeux des deux jeunes gens se tournèrent vers la rivière. Elle les invitait d'une voix chanteuse, et caressante, elle les invitait à l'oubli, à la mort. Mourir! ce mot battait leurs oreilles comme un bruit de flot. Mourir! ce mot leur donnait le vertige.

Emilienne!....Emilienne!...

Des cris retentissaient soudain devant la maison, des gens se pressaient sur la route.

—Emilienne!

C'était la voix du vieux Fontbonne. La jeune fille la reconnut. Et elle se mit à courir.

—Papa!

Le père la prit dans ses bras nerveusement, et la voix haletante:

—Petite, nous sommes riches ....riches....le bonheur....

—Que dis-tu, père? fit la jeune fille.

La fortune, petite! .... Deval a gagné des millions! .... Et il nous rend notre argent! .... Je te l'avais toujours dit!

Elle crut devenir folle, et se retournant d'un bond:

—Ernest!

Le jeune homme arriva assez tôt pour entendre Julien Fontbonne, pleurant de joie, raconter que Deval, revenu du Brésil où il possédait des plantations et des manufactures, n'ayant pas osé se présenter chez eux, s'était enquis d'un ami de la famille. On lui avait désigné M. Bayle. Et celui-ci avait reçu le dépôt et venait de le remettre.

—Il était aussi ému, aussi heureux que nous, ce brave M. Bayle! ajouta l'ancien commerçant ....."Appelez vite Emilienne!" m'a-t-il dit.....Et nous avons tous couru pour vous crier la bonne nouvelle!....

Julien Fontbonne regardait autour de lui, cherchant vainement des yeux le bibliothécaire.

—Tiens! fit-il, il nous a déjà quittés!....Il n'était pourtant pas de trop!...L'excellent homme, qui tant de fois m'a réconforté dans les heures d'accablement!

V

Ah! si Julien Fontbonne avait tout su!

Mais le pauvre homme ne songeait guère à se demander comment Deval avait pu découvrir sa retraite, ni si l'honnête associé attendait quelque part le remerciement et le pardon, ni pourquoi le bibliothécaire s'était enfui, comme honteux, à l'arrivée des jeunes gens; non! il pleurait d'allégresse, il tremblait, il contemplait tour à tour sa fille, Ernest, tante Pauline.

Il finit pourtant par se ressaisir et, tendant la main au jeune homme, avec cette assurance qu'il avait autrefois en pleine prospérité:

—Monsieur Ernest, dit-il, c'est moi qui ferai la première démarche; j'aurai l'honneur de me présenter, demain, chez Mme de Raffy.

Et comme les fiancés par un mouvement de naïve superstition amoureuse, levaient vers le ciel leurs yeux pleins de joie, pour y reconnaître leur étoile, leur regard rencontra la croisée de M. Bayle, où la lampe, derrière les vitres, semblait rire d'un air bienveillant et complice à leur jeune bonheur.

SLOAN'S LINIMENT POUR VOTRE DEMEUR

BANQUE DU PEUPLE.

De la Nouvelle-Orléans.

Janvier 1er 1903

Capital $250 000
Surplus et Profits $36.624

OFFICIERS

LOUIS CUCULLU Président.
J. A. DEBLANC Caissier

DIRECTEURS:

Louis Cucullu.
Denis Lanaux, Julius Koch,
George Lhote, Philip Werlein
Aaron Davis, A. H. Siewerd.
John Alsina.

Nous sollicitons des comptes ouverts.

17 mar—1 an

EPARGNEZ DU TEMPS —ET DE— L'ARGENT

En Envoyant Chercher de Suite un Exemplaire de

L'Annuaire de Soards DE 1904,

QUI VIENT DE PARAITRE.

Il contient plus de CHANGEMENTS et de NOUVEAUX NOMS qu'en aucune année précédente. Vous sauverez du temps, de l'argent et de l'ennui en vous procurant de suite un exemplaire. Les anciens sont inutiles.

Pensez Donc! Il ne Coûte que 1 3-8 Cents par Jour, Etant à $6.00 pour 365 Jours.

Prix local $6.00, par express, $6.40, expédié au reçu du prix.

—AUSSI UN—

ANNUAIRE COMMERCIAL.

PRIX $1.00 y Compris l'Affranchissement

Cette publication étant faite par souscription, il n'y a qu'un nom re limité d'exemplaires en vente, qui sont ceux de souscripteurs délinquants.

SOARDS DIRECTORY CO. LTD Editeurs. Chambres 35 et 36, 606 Allée Commerciale coin de la Rue Carondelet.

12 fev

THE INDIAN ANTI MOSQUITOES.

Solution préparée d'après la formule du Docteur de Villeneuve

Vous préserve des piqures des Moustiques.

En vente au No 129 rue Decatur

Petite bouteille..... 25c.
Grand flacon..... 50c.

BANDAGES HERNIAIRES —FAITS SUR— COMMANDE.

50 genres. Parfait ajustement garantis. Aussi Bandages, Bas Elastiques, Bandages d'Epaules, etc. Nouveaux Modèles d'Appareils d'Ouïe pour les Sourds, Batteries Electriques, Bouteilles d'Eau, Tables à Placer près du Lit, Chaises d'Invalides sur Roulettes, Béquilles, etc.

McDERMOTT

Surgical Instrument Co., Limited

516-518 rue St-Charles.

NOUVELLE-ORLEANS, LA.

15 nov—dim—dim mar jeu

Procurez-vous une Bouteille D'EAU D'ABITA

Pétillante et Carbonisée et vous en voudrez une caisse.

Piquante mousseuse et jamais fade, la meilleure eau de table mise en bouteille.

ABITA SPRINGS WATER CO., L'TD.

Phone 2000.

Epreuve Gratuite.

Mort aux Cheveux—Racine et Poils.

Nouvelle Découverte par Mlles BELL.

Un Traitement d'Essai GRATUIT à toute personne affligée de Poils sur la Figure, le Cou ou les Bras.

Nous avons enfin fait la découverte qui a eu arrêté les chimistes et bien d'autres pendant des siècles—celle de détruire absolument et pour toujours les cheveux superflus, racine et poil quelque soit une moustache ou des poils sur le cou, les joues ou les bras, et cela sans nuire aucunement à la peau la plus fine ou la plus sensible.

Les Demoiselles Bell ont éprouvé à fond son efficacité et des rendu à le mériter gagner de leur traitement, auquel elles ont donné le nom descriptif de "KILL-ALL-HAIR," soit connu de tous ceux qui sont affligés de cette surabondance de cheveux. Pour arriver à cela un traitement d'épreuve sera envoyé, gratuitement, à toute dame qui en fera la demande par écrit, disant qu'elle a vu l'offre dans ce journal. Sans qu'il vous en coûte un sou vous pourrez voir par vous-même ce qui est cette découverte. L'évidence dans votre propre cas vous convaincra alors que le traitement "KILL-ALL-HAIR," vous débarrassera d'une chose qui nuisent le plus à une beauté parfaite, une surabondance de cheveux sur la figure ou le cou des femmes.

Veuillez bien comprendre qu'une démonstration personnelle de notre traitement ne vous coûtera rien. Un traitement d'essai vous sera envoyé gratuitement, que vous pourrez employer vous même et éprouver ainsi ce que nous avançons, en nous envoyant deux timbres de deux cents pour l'expédition par la poste.

LES DEMOISELLES BELL
78 et 80 Cinquième Avenue,
New York.

Téléphonez— J. GARLICK, L'UNIQUE AFFICHEUR.

Les meilleurs tableaux, localités résultats.

Bureau 633 Place Commerciale

E. J. LOUAPRE, 233 rue Decatur.

SEULE MAISON FRANÇAISE.

Articles Divers pour Epiciers,

—Agent au Sud pour les—

BALANCES DE HOWE.

23nov—dim mer

toujours eu le désir de te faire élever hors de France, a toujours résisté à ta sourde volonté d'être Français. — Français, et duc de Herford Douglas, et prince ou comte d'une foule d'endroits, tu n'as pas d'autre avenir que de bien t'amuser pendant ta jeunesse, de continuer dans ton âge fort et de continuer encore comme mon frère, quand tu auras toute la surface d'un homme vénérable.... Anglais, tu pourras devenir membre du Parlement! Tu pourras t'intéresser à de grandes affaires, tu....

—Mais enfin, interrompit James irrité de voir le sage Tiburce raisonner presque comme son père; vous êtes un savant qui.. Mais est ce que mon oncle Jean de Vitray, lui?....

—Ah, ça, ça! C'est une autre paire de manches, mon petit!... Jean de Vitray, que j'aime aussi profondément que toi....

—Enfin, il travaille bien lui, comme un simple industriel! Et vous êtes de son conseil d'administration! Et vous avez un laboratoire à son usine!.... Vous êtes pourtant, tous les deux, d'aussi grande maison que mon père....

—Petit! Petit! faisait alors Tiburce en lui pinçant l'oreille, je t'adore quand je te vois te mettre en colère ainsi et si généreusement! Car c'est bien le sang des Vitray qui bouillonne alors en toi, et des Lauzan, dont je suis! J'ai confiance, du reste, que tu feras quelque chose de bien un jour....

—Mon oncle, vous connaissez toutes mes aspirations; je veux être Français, oui! Et je ne veux pas être un inutile....Je ne veux pas passer ma vie à ne pas être capable d'autre chose que de dépenser mes revenus et ....et à faire souffrir autour de moi .... ce qui est inévitable aussi quand l'existence se passe à s'amuser!

—Eh bien.... patiente....patiente.....Pas d'emportement, surtout! Tu accomplis déjà quelque chose de très bien en consolant tout le monde autour de toi! Et je me demande parfois ce que deviendrait ta mère, sans toi.....

—Ma mère....ma chère maman! prononçait James avec une orgueilleuse tendresse.

Car, si le monde ne lui offrait que trop d'exemples de pères semblables au sien, sa mère, malgré la perpétuelle trahison de son mari, était demeurée l'épouse admirablement fidèle, la femme idéale en qui personne ne connaissait qu'une imperfection. C'est que, amoureuse comme au premier jour, elle ne pouvait se résigner à l'abandon et que la multiplicité des caprices de son mari, loin de cicatriser sa plaie comme cela arrive pour tant de femmes, empoisonnait sa vie chaque jour un peu plus.

Tout jeune, James avait compris que la duchesse était délaissée.

Il ne savait pas encore ce que c'était que l'amour qu'il remarquait l'inquiétude de sa mère, lorsqu'une de ses amies était en train de lui prendre son mari. Ses yeux suivaient ceux de sa mère, durant les dîners, durant les réceptions, où il assista dès seize ans; et, à cet âge, il sentait bien pourquoi son père était tout d'un coup si gracieux, puis si fougueusement empressé auprès de telle marquise, de telle duchesse; à dix-huit ans, il aurait pu dire toutes les phrases de la liaison, s'il ne les avait pas lues, aussi, dans les yeux endoloris de sa mère.

A continuer

Le Meilleur Remède au Monde pour les Enfants en Dentition.

Un Remède Ancien Mis à une Heureuse Epreuve

DEPUIS PLUS DE SOIXANTE ANS,

MRS. WINSLOW'S SOOTHING SYRUP a été employé depuis plus de SOIXANTE ANS avec un SUCCES PARFAIT par des MILLIONS de MERES pour leurs ENFANTS EN DENTITION. IL CALME L'ENFANT, AMOLLIT les GENCIVES, APAISE toute DOULEUR, GUERIT les COLIQUES VENTEUSES, et est le meilleur remède de la DIARRHÉE. En vente chez les pharmaciens dans toutes les parties du monde. Ayez soin de demander Mrs. Winslow's Soothing Syrup, et de n'en prendre aucun autre.

Vingt-cinq Cents la Bouteille

1er avril—1 an

Feuilleton

L'Abeille de la N. O.

Commencé le 29 juin 1903

LES

Vautours de Paris

GRAND ROMAN INÉDIT

PAR CHARLES MÉROUVEL.

PREMIÈRE PARTIE

Le drame de Fontaine-Aux-Bois.

XXI

SEULE

(Suite.)

"Madame la duchesse,

"Permettez moi de m'adresser à vous à l'insu d'une malheureuse qui agonise et meurt de chagrin plutôt que de la fièvre dangereuse qui la tient suspendue entre la vie et la mort.

"Elle a été aimée passionnément.

"Elle aimait plus encore.

"C'est l'excuse de sa faiblesse et de sa faute.

"La fin mystérieuse et si imprévue de votre petit-fils qu'elle venait de quitter à Fontaine-aux-Bois, l'a frappée d'un coup dont elle ne se relèvera sans doute pas.

"Elle s'appelle Jeanne Vernier; c'est une de mes anciennes camarades de pension et aujourd'hui ma camarade de magasin.

"Je la connais depuis sept à huit ans et je vous affirme qu'elle était la plus douce, la plus désintéressée, la meilleure, et si je l'osais, je dirais la plus honnête des femmes, malgré sa défaillance.

"C'est à son insu que je vous écris.

"Dans l'état où elle est, elle sait à peine ce qui se passe autour d'elle et dans son délire, elle n'a qu'un nom sur les lèvres: —André!

"Le docteur qui la soigne ne cache pas son inquiétude.

"Pour moi, si vous daigniez la voir et lui dire quelques bonnes paroles, je crois que ce serait pour elle le meilleur et le plus salutaire des remèdes.

"Veuillez croire, madame la duchesse, à mes sentiments respectueux.

"RENÉE LARCHER."

Suivaient les adresses.

La seconde lettre était plus expressive et plus pressante.

"Madame la duchesse,

"Je vous ai écrit et peut être ma lettre n'est-elle pas parvenue jusqu'à vous.

"Je n'insisterais pas si j'étais sûre que vous l'ayez reçue.

"Vous êtes la maîtresse de vos actes et le meilleur juge de ce que vous devez faire.

"Mais je dois vous informer d'une circonstance qui vous eût été révélée si vous aviez cru devoir apporter une parole de consolation à ma malheureuse amie.

"Ce qui dans cette fièvre terrible aggravait le danger, c'était son état.

"Un mieux sensible s'est manifesté.

"La jeunesse triomphera peut-être de la force du mal.

"Nous pouvons l'espérer aujourd'hui.

"Mais l'âme de cette infortunée, qui la guérira, si ce n'est vous?

"Au nom de l'enfant à naître, madame la duchesse, venez.

"Si vous connaissiez cette charmante Jeanne, vous l'aimeriez autant que l'aimait votre petit-fils, si bon pour elle, si doux et si loyal.

"Votre respectueuse,

"RENÉE LARCHER."

—C'est clair, murmura la femme de chambre, en remettant les deux lettres où elle les avait prises. Il n'y a pas eu de réponse, et pour cause. Quel changement, si la duchesse les avait reçues!

Elle fit une toilette de femme du monde très coquette, s'habilla avec une élégance de bon goût, soigna ses dessous comme pour un rendez-vous d'amour, mit sur ses cheveux un ravissant petit chapeau, et svelte, ondoyante et serpentine, plus marquise que certaines marquises authentiques qu'elle aurait pu servir, elle descendit à son tour le grand escalier de l'hôtel, traversa la cour d'honneur et se trouva dans la rue.

Il allait être six heures.

Elle pensa:

—Je le trouverai chez lui.

Elle attendit le passage d'un fiacre convenable, en s'éloignant à petits pas, avisa un vieux cocher qui lui plut, et monta dans sa voiture en lui disant:

—Boulevard Haussmann, hôtel de Rouvres.

—Connu, ma petite dame.

Et l'antemédon secoua les rênes de son canard, en l'excitant pacifiquement: